

Jean-Marc Narbonne, *La métaphysique de Plotin, suivi de Henôsis et Ereignis : Remarques sur une interprétation heideggérienne de l'Un plotinien*, deuxième édition revue et augmentée, Paris, Vrin (coll. : Bibliothèque d'Histoire de la philosophie), Paris, 2001, 180 pages.

Joachim Lacrosse

Volume 31, Number 2, Fall 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/009825ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/009825ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société de philosophie du Québec

ISSN

0316-2923 (print)

1492-1391 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lacrosse, J. (2004). Review of [Jean-Marc Narbonne, *La métaphysique de Plotin, suivi de Henôsis et Ereignis : Remarques sur une interprétation heideggérienne de l'Un plotinien*, deuxième édition revue et augmentée, Paris, Vrin (coll. : Bibliothèque d'Histoire de la philosophie), Paris, 2001, 180 pages.] *Philosophiques*, 31(2), 450–452. <https://doi.org/10.7202/009825ar>

certaine sérénité. Suivant une perspective historique, M. Kneep nous invite à considérer le rôle de Montaigne dans l'élaboration de la conscience démocratique moderne. Sans que cela ait fait partie de son projet conscient, Montaigne a permis de développer à l'époque moderne, cette existence réfléchie, du second degré, par laquelle l'individu considère son existence et son appartenance sociales avec un certain recul, désenchanté mais aussi démocratique, en ce sens que la prise en charge publique de l'incertitude est la condition de possibilité du dialogue égalitaire. Ce grand risque, que Montaigne a assumé plus encore que ses interlocuteurs de *la parole incertaine*, est devenu celui de la démocratie dans laquelle l'exigence morale, à la fois absolue et sans contenu, doit être conçue individuellement à travers un exercice personnel du jugement.

SÉBASTIEN PRAT
Université de Montréal

Jean-Marc Narbonne, *La métaphysique de Plotin, suivi de Henôsis et Ereignis : Remarques sur une interprétation heideggérienne de l'Un plotinien*, deuxième édition revue et augmentée, Paris, Vrin (coll. : Bibliothèque d'Histoire de la philosophie), Paris, 2001, 180 pages.

Sept ans après sa publication chez le même éditeur, Jean-Marc Narbonne propose donc une nouvelle édition de sa *Métaphysique de Plotin*. Cette deuxième édition est présentée comme « revue et augmentée », mais elle prend en vérité le parti explicite (p. 6) de laisser inchangés, « mises à part les corrections cosmétiques d'usage », la table des matières et le contenu de l'ouvrage initial, auquel l'auteur se contente d'ajouter une étude d'une vingtaine de pages, consacrée à une confrontation entre Heidegger et Plotin, étude déjà publiée elle aussi dans *Les études philosophiques*, 1999, n° 1, p. 105-121. Ce nouvel appendice fait écho, par ailleurs, à la direction prise par les recherches de Jean-Marc Narbonne dans un autre ouvrage publié la même année, mais chez un autre éditeur : *Hénologie, ontologie et Ereignis (Plotin — Proclus — Heidegger)*, Les Belles Lettres, Collection de l'Âne d'or, Paris, 2001, 377 p.

On retrouve donc, jusqu'à la fin du deuxième appendice, p. 148, la même progression (et la même pagination) que dans l'ouvrage original. Une « Préface à la seconde édition » (p. 5-6) a cependant été insérée, dans laquelle l'auteur explique que ses recherches postérieures à la première édition l'ont fait passer du problème de l'« originalité » à celui de la « spécificité » de l'entreprise néoplatonicienne, par opposition à l'ontologie d'Aristote et à son interprétation par Heidegger. On notera cependant que, dans son « Avant-propos » de 1994, Narbonne parlait déjà de faire ressortir la « spécificité » (p. 7) de la pensée de Plotin, mais qu'alors il n'était pas encore question de Heidegger, cité à une seule reprise dans la première édition (n. 1 p. 15). La même « Préface » revient aussi, très brièvement, sur un débat entre l'auteur et J.-L. Marion autour de la paternité de la notion de *causa sui*, que le premier attribue à Plotin et le second à Descartes (p. 6).

Suivent alors les développements déjà présents dans la première édition : l'avant-propos (p. 7-10), l'introduction (p. 11-12), puis les chapitres sur la conception aristotélicienne de l'être (p. 13-17), sur l'être et le possible (p. 18-25), sur la conception plotinienne de l'être (p. 26-42), sur l'opposition entre *nihil negativum* et *nihil privativum* (p. 43-57), sur les origines (notamment stoïciennes) de la conception plotinienne

de l'être (p. 58-87), sur les liens entre Histoire et métaphysique (p. 88-97), sur ceux entre métaphysique et possibilité (p. 98-110), et enfin la conclusion (p. 111-112), suivie des appendices sur l'irréalité de la matière et la réalité du mal (p. 113-132), et sur la question de savoir si la matière est inengendrée ou engendrée (p. 133-148). C'est là que s'intercale le troisième et nouvel appendice sur Plotin et Heidegger (p. 149-172), l'ouvrage se terminant (p. 167-180) par un *index locorum* et un index des auteurs médiévaux et modernes (qui n'incluent pas les références données dans le nouvel appendice), une bibliographie (inchangée, elle aussi, par rapport à la première édition) et une table des matières.

Dans l'étude comparatiste intitulée « *Henôsis et Ereignis* », où il commence par noter que Heidegger ne mentionne Plotin et le néoplatonisme que de façon très générale, en les incluant sans pitié dans la tradition métaphysique occidentale caractérisée par le fameux « oubli de l'être » (p. 149-150), J.-M. Narbonne souligne deux raisons qui rendent indispensables la confrontation entre Plotin et Heidegger : 1) le fait que la métaphysique de Plotin pourrait modifier ou infirmer certaines thèses heideggériennes ; 2) les affinités entre les deux penseurs, qui pourraient renvoyer à un « réseau d'influences indirectes » (p. 150) passant, par exemple, par Maître Eckhart. Concernant le premier point, l'auteur discute les interprétations de J. D. Caputo, P. Aubenque et W. Beierwaltes (p. 150-151), et, pour le second, celles de K. Kremer, A. Charles-Saget, P. Hadot, et surtout R. Schürmann, lequel soulignait particulièrement les affinités entre l'*Ereignis* heideggérienne, d'une part, et l'Un plotinien, d'autre part, conçu comme processus et non comme chose. Ce dernier point est contesté vigoureusement par J.-M. Narbonne, qui fait valoir que Plotin envisage bel et bien l'Un comme une « hypostase » et une « nature » antérieure aux choses dont il est le principe, et non comme un facteur d'unification, un événement, un processus ou une sorte d'épiphiénomène (p. 151-157).

Pour l'auteur, lorsque Plotin déclare que l'Un n'est pas un *ti*, un « quelque chose », ce n'est pas pour dire que « l'Un serait en quelque sorte en-deçà du quelque chose », mais bien qu'il se situe au-delà de et antérieurement à toute détermination, tout en étant « la cause effective et la source objective — quoiqu'en soi *in-objectivable* — de la totalité du fini qui est » (p. 158). La confusion pourrait provenir de l'ambiguïté de l'expression « quelque chose », qui signifie : 1) une chose déterminée ; 2) une chose déterminée, mais inconnue de nous ; 3) une chose indéterminée et inconnaisable, mais bien réelle. L'Un plotinien, s'il n'est pas « quelque chose » dans les deux premières acceptions, l'est cependant au troisième sens du terme : « il est une sorte de *ti* avant tout *ti* » (p. 159), une « subsistance » (*huparxis*), une « simplicité » (*haplotês*) qui précède et conditionne le fait d'être lui-même, comme le dira Damascius (p. 160), et qui est antérieur au « complexe » des étants ou à la *sunthêsis* impliquée par « l'être relationnel » (p. 160-161).

Vient alors la question de la détermination de ce principe comme « Un ». On pourra s'étonner au passage de l'absence de toute référence aux travaux de Lambros Couloubaritsis sur cette question. Plotin, qui enseigne que l'être est fonction de l'unité, n'aurait-il pas dû conclure qu'« à l'unité la plus haute et la plus achevée correspond aussi l'être le plus haut et le plus achevé » (p. 162) ? En d'autres termes, l'hénologie héritée de Platon n'est-elle pas traduisible dans les termes d'une métaphysique de l'être (p. 163) ? Quoi qu'il en soit, la « double transcendance » (expression de Carlos Steel pour désigner la transcendance de l'Être par rapport aux multiples étants et celle de l'Un par rapport à l'Être), est un trait essentiel du néoplatonisme (p. 164). Et,

pour Plotin, l'Un n'est pas « l'*indéfini* tracé en creux par les formes finies, mais le positivement *infini*; non pas l'*en deçà* ou l'*en-creux* du quelque chose, mais l'au-delà positif et insaisissable de toutes choses [...] en amont de la superstructure de l'être et de toute superstructure concevable » (p. 165).

J.-M. Narbonne en conclut que la métaphysique de Plotin est bien, d'un certain point de vue, « une métaphysique de la fondation et par là une onto-théologie », mais que celle-ci « institue à son sommet un existant tout à fait singulier dont la nature transcende la figure classique de l'étant fondateur ». La nouveauté de Plotin n'est donc pas d'avoir interrompu le projet classique d'une recherche du fondement, mais bien de lui avoir communiqué « une dimension nouvelle, celle d'une réflexion arc-boutée sur l'infini » (p. 165-166).

JOACHIM LACROSSE

Université libre de Bruxelles et École pratique des hautes études

RICHARD BETT, *Pyrrho. His Antecedents and his Legacy*, Oxford, Oxford University Press, 2000, 264 p.

« Tant d'écoles philosophiques disparaissent sans héritier.
Il ne reste plus aucun représentant des Académiciens, des anciens
comme des plus récents.
Et qui se chargera de transmettre l'héritage de Pyrrhon ? »

Sénèque, *Questions naturelles*, VII, 32.

Le scepticisme n'est pas une philosophie sortie tout droit pour ainsi dire de pied en cap de l'esprit de Sextus Empiricus, ce philosophe-médecin grec du deuxième siècle de notre ère dont on ne sait que bien peu de choses. Bien sûr, avant lui, il y a Pyrrhon d'Élis, le fondateur du scepticisme, qui vécut entre 365 et 270 avant notre ère. De lui aussi on ne sait à peu près rien, d'autant plus que, comme Socrate, il n'a laissé aucun écrit. Mais si quelqu'un fut sceptique, c'est bien lui, Pyrrhon, l'initiateur du scepticisme — ou plutôt du « pyrrhonisme » comme on désignait ce courant philosophique ancien jusqu'au seizième et dix-septième siècles. Richard Bett entend corriger la tradition sur ce point, car, pour lui, Pyrrhon ne fonde pas son scepticisme sur les limites inhérentes de la connaissance humaine, mais sur la nature intrinsèque de la réalité. En d'autres termes, Pyrrhon serait un *métaphysicien* qui déclare que la réalité est *indéterminée* de sorte que, pour cette raison, nos jugements sur les choses ne sont ni vrais ni faux. En somme, et au grand scandale de son lointain héritier, Sextus Empiricus, Pyrrhon serait un vilain « dogmatiste ». Bett ne propose donc rien de moins qu'une nouvelle compréhension de l'histoire du scepticisme ancien. L'interprétation qu'il propose s'oppose à l'interprétation conventionnelle qui voit en Pyrrhon le fondateur de la doctrine sceptique, doctrine que ses successeurs, Énésidème et Sextus Empiricus, vont par la suite élaborer sans rien changer quant au fond.

En 1562, le français Henri Estienne — Stephanus, de son nom latinisé, le même qui édita les œuvres de Platon — publia en latin les *Purrhoneioi Hupotuposeis* — les *Esquisses pyrrhoniennes* — (dorénavant abrégé par PH d'après le titre original grec) de Sextus Empiricus. L'ouvrage fit alors sensation et exerça par la suite une influence décisive sur le développement de la philosophie européenne. Sextus Empiricus donne